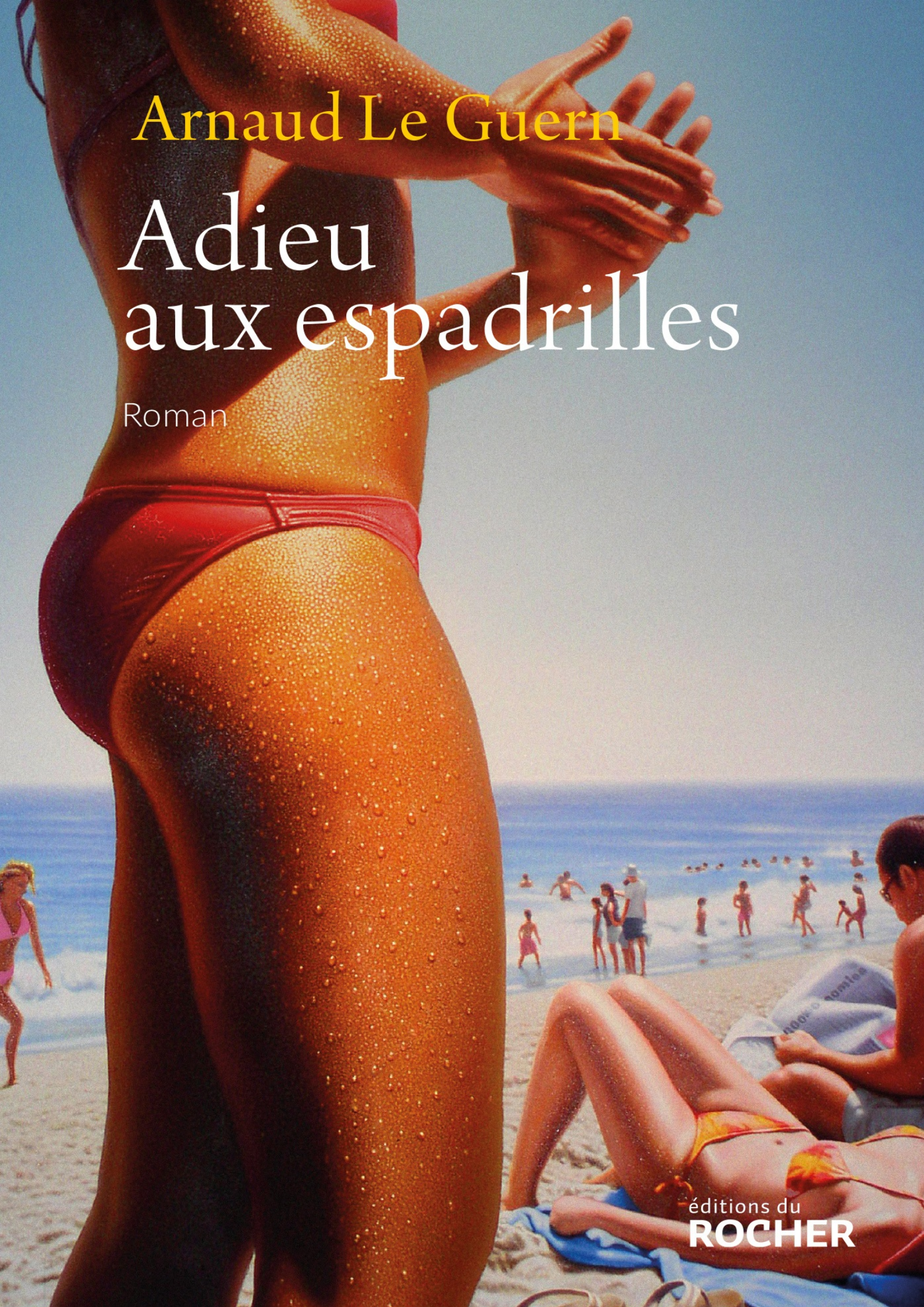


A photograph of a woman in a red bikini standing on a beach, her back to the camera. Her skin is glistening with water droplets. In the background, other people are visible on the beach and in the ocean under a clear blue sky.

Arnaud Le Guern

Adieu aux espadrilles

Roman

éditions du
ROCHER

Adieu aux espadrilles

Du même auteur :

Stèle pour Edern (récit), éditions Jean Picollec, 2001.

Nos amis les chanteurs, dernière salve (pamphlet), éditions Alphée/Jean-Paul Bertrand, 2009 (avec Thierry Séchan).

Du soufre au cœur (roman), éditions Alphée/Jean-Paul Bertrand, 2010.

Une âme damnée - Paul Gégauff (récit), Pierre-Guillaume de Roux, 2012

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

les félicitations du jury. La vie et l'œuvre de Drumont, Proudhon ou Fourier n'ont pas de secrets pour toi. Notre ami Cornelius t'appelle « la plus jolie fouriériste de Paris », ce qui est imprécis ; tu lui as déjà dit que tu goûtais peu Fourier. Des thésards te contactent, s'appuient sur tes travaux. Sur le sujet, tu es restée une tueuse. La prétention de Claude Lanzmann t'horripile. Il n'y aurait plus rien à dire après *Shoah*. C'est une plaisanterie. Tes débats imaginaires avec lui sont des morceaux de bravoure. Je peux en témoigner. Les quatre heures du *Chagrin et la pitié* ne te lassent jamais. Combien de fois avons-nous vu ce documentaire ? Une dizaine. Tu es intarissable sur Christian de la Mazière, dandy aux verres fumés, et sur un paysan maquillard qui te rappelle ton grand-père savoyard. Tu aurais aimé les rencontrer, leur parler. Ils sont tous les deux morts. Tu es née trop tard. Ça doit être ça. Tu n'as pas le profil de l'époque.

Je pense à Berlin, je ne sais pas pourquoi. Sans doute à cause du *Chagrin et la pitié*, de l'ex-Waffen SS De La Mazière. Je nous revois à Treptower Park, au Memorial des soldats de l'Armée Rouge morts pour libérer l'Allemagne. Sous nos pieds : 4 800 morts. Puis nous avons gagné Kreuzberg, Mitte, Karl-Marx Avenue. Nous nous baladions sans but, dans le halo d'un soleil pâle. Tu avais cassé un talon de tes bottines, t'étais acheté une paire de Converse blanches. On mangeait des Curry Wurtz. Il y avait des bobos, des babas et des poussettes triomphantes. L'enseigne d'un bar affichait « Madame Claude » en lettres fluo. Tu l'avais prise en photo. La nuit, dans des tavernes improbables où les canapés avaient la patine du cuir défoncé, nous fumions des Winston bleu et nous buvions de la vodka russe comme si le monde d'avant n'était pas mort. Le monde d'avant, ça t'avait intrigué. Tu me prenais pour un vieux schnock.

- Tu es nostalgique ?
- Non.
- Mais tu trouves que c’était mieux avant ?
- C’était mieux toujours.
- La formule est jolie.
- Elle n’est pas de moi.
- Je ne parviens pas à savoir qui tu es.
- Moi non plus...
- Tu ne m’aides pas et tes réponses sont trop faciles. Je ne suis pas l’idiot que tu sembles imaginer.
- J’aime les contours flous de ce monde d’avant.
- Les contours flous, quand on parle du monde, même celui d’avant, ça n’existe que dans *X-Files* !

Tu touchais juste. Souvent le monde d’avant me rappelait une série de science-fiction dans laquelle le héros, à la suite d’un accident, se réveille vingt ans plus tôt, en 1973. Ce soir-là, j’avais peiné à trouver mes mots pour te l’expliquer. Mémoire titubante des années précédant ma naissance. Je m’étais embrouillé. J’avais juste envie de réinventer un temps où les fumées n’étaient pas interdites, où les ivresses incitaient à la douceur des choses et aux baisers volés. Un temps où un roman pouvait commencer par la rêverie d’un jeune homme sur le corps dévoilé d’une actrice. Un temps où une actrice, quand on lui demandait : « Quel a été votre plus beau jour ? », répondait : « Une nuit d’été ». Tu n’avais pas été convaincue.

- Rien ne t’empêche de vivre ainsi.
- La chasse aux plaisirs a été ouverte il y a longtemps. Et il n’y a plus d’actrices.
- Tu oublies Isabelle Huppert, Sara Forestier, les sœurs Lamy...

- C'est une blague ?
- Virginie Efira, si tu préfères.
- Je préfère. Filmée par Emmanuel Mouret.

Nous avons évité de peu une fâcherie définitive.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

voiture. Tu l'as définitivement quitté, un 24 juillet, à L'Ami-Pierre. Il ne t'a pas pardonné. Il n'était pas, paraît-il, homme qu'on délaisse.

Sur le chemin de la plage des Mouettes, les horloges se sont arrêtées. Je ne vois pas le manège et les chevaux de bois qui tournent à vide au rythme de tubes disco des années quatre-vingt, ni les bambins en train de démonter leur voile au retour d'une matinée de Hobie Cat. Je me retrouve de nouveau rue de la Main-d'Or.

Il est onze heures, il est minuit. Ma main se pose sur ta cuisse, le temps de nos volutes. Tu retiens tes mots, au bord des lèvres. Les miennes trouvent ton cou, puis ta pulpe. Le premier baiser, le second, ceux qui suivront. Le parfum de ta bouche, de ta peau. Nos doigts enlacés. Il est une heure, il est deux heures. Nous traversons les rues de Paris, ivres, en taxi. Tes cheveux tombent sur mon épaule. Le champagne rosé coule à La Closerie des Lilas. Tu maltraites le serveur, qui nous refuse une autre bouteille : « Enculé ! » Nous éclatons de rire. Sur un banc public, le maréchal Ney veille sur nos caresses. Il est quatre heures, il est cinq heures. Nous pénétrons dans un bar, rue Delambre. Des filles sans joie sont perchées sur des tabourets américains. Pour 50 euros, l'une d'entre elles propose de me sucer. Les prix baissent dangereusement. Des hommes agitent gourmettes et CB. Tu hais leurs yeux sur toi, puis tu t'en moques. Les vodkas tonic cognent les têtes. Tes mots, à la sortie du bar : « Je n'aime pas voir le jour se lever, sauf avec toi. » Les miens : « Ne dis rien, suis moi... »

Je t'amène rue Beaunier. Louise est en vacances ; sa mère, lovée dans d'autres bras. Le chat Pablo t'accueille, se laisse

câliner. Tu observes mes livres dans la bibliothèque, en sors un où les plages et les scooters sont fêtés. Je nous sers deux verres de Belvedere, que nous ne buvons pas. La suite se joue du bout des doigts, des sens. Lumières éteintes. Autour de ton cou, éclatante larme d'Éros, une pierre bleue d'Afghanistan.

Alors que le soleil nous réveille, filtrant par les volets, la larme est entre mes dents. Je te regarde, debout et souriante. Sur la pointe de tes escarpins, tu files. Je te rejoins sur le seuil de l'appartement. Tu m'embrasses, puis traces dans la ville. La porte refermée, je t'envoie par SMS un poème que j'ai détourné :

*J'ai mangé de l'Amor Amor tout autour de ta bouche
Et j'ai bu la luxure au fond de tes yeux noirs ;
Et j'ai pu respirer, volupté qui embaume,
Le bruit délicieux que font les escarpins effilés
Dans la clarté propre et sonore des couloirs.*

V

Midi tout juste passé. Nous arrivons aux Mouettes. Pas vraiment une plage ; plutôt une crique, l'ancienne dépendance privée d'une villa bourgeoise. Tout est bourgeois ici, même quand la peinture des façades blanchies s'écaille.

On ne voit pas les Mouettes depuis le quai. Les bateaux des plaisanciers bouchent la vue. Pas de panneau indicateur, non plus. Il faut connaître les lieux. Une passerelle en pierre permet d'y accéder. Je passe toujours derrière toi, jamais lassé de suivre ta nuque, tes cheveux relevés dans un chignon que fixe un crayon, tes épaules, l'ondulation de tes hanches, tes fesses, le compas de tes jambes bronzées. Un écriteau éloigne les frileux : « Baignade aux risques et périls des usagers. » Nous ne sommes pas des usagers. Nous ne craignons ni les risques ni les périls. C'est parfait.

Aux Mouettes, tu as tes rituels. Tu fixes l'horizon, Lausanne au loin, puis le ciel, bleu Monory, que strie la traîne blanche d'un avion de ligne. Pas de nuages menaçants, tout est bien. Tu sors ta serviette, la déplies sur les petits galets. Tu dénoues les lanières de tes sandales, avant de faire glisser les bretelles de ta robe. Le soleil se pose sur toi, câlin inaugural. Tu t'allonges en équilibre sur les coudes. Ton regard se perd sur la surface de l'eau. Tu ôtes le haut de ton bikini. Tes seins braquent les rayons chauds.

La plage est quasi vide. Bobonnes et ventripotents ne l'envahiront qu'à l'heure du goûter. Au large, un vieux monsieur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

VI

Au retour des Mouettes, tu insistes pour que nous passions à la Capitainerie du port consulter les prévisions météo. La seule question importante : quel temps fera-t-il demain ? Soleil, vent léger, eau à 22 °C. Tu es rassurée.

Nous nous arrêtons ensuite à La Voile, restaurant-bar-glacier sur le quai. On prend place sous un kiosque en bois. L'ombre se pose sur nos têtes. Des moineaux nous rejoignent. Ils pépient, guettent des miettes qui ne viennent pas. La serveuse nous sert deux Perrier menthe avec des glaçons. Parfois, tu commandes une Dame blanche : glace vanille, meringues, chocolat noir fondu, chantilly. Aujourd'hui, non.

À part nous, personne n'est attablé. On retrouve la tranquillité originelle de la plage. Sur le pont d'un bateau, une femme allume une cigarette. Elle porte des lunettes noires, un haut de maillot de bain bleuté, un mini-short en jean. Je ne parviens pas à déterminer si elle est jolie. Son corps me paraît trop sec. Elle joue avec son chien, lui lance un bâton de bois qu'il ramène à la nage. Elle semble ailleurs. Tu bois une gorgée de fraîcheur mentholée. Une goutte s'incruste sur ta lèvre supérieure. On dirait un fin diamant. Tu passes de l'huile de Monoï sur ta peau. Cou, épaules, bras. Parfum de l'été. Dans ta bouche, les glaçons fondent. Tu me regardes comme si tu tombais amoureuse.

- Nous reviendrons l'été prochain ?
- Tu en as envie ?

- Je passe mon année à attendre ces semaines.
- Il faudra que tu me supportes pendant douze mois.
- Je devrais y arriver.
- Vraiment ?
- Même si tu peux être le pire des mufles...
- Je le suis rarement.
- De moins en moins.
- Je vieillis.
- Et tu bois moins, surtout.
- C'est gentil de le remarquer.
- Tu feras attention à Paris ?
- À quoi ?
- Tes déjeuners, tes dîners.
- Promis.
- Je ne supporte pas quand tu rentres saoul. Tu ne tiens plus debout. Ta voix est pâteuse...

Sous le kiosque en bois, pas d'idées noires. Nous commandons deux autres Perrier menthe. À quelques mètres, des adolescents investissent une rampe de skateboard. Bronzés, torse nu, caleçon dépassant du baggy. Sur leur planche ou sur un vélocross, les garçons rivalisent de figures risquées pour épater les filles. Ça fonctionne. Les filles ont le regard frisé et un sourire aux lèvres. Elles sont craquantes avec leurs débardeurs, leurs leggings et leurs Bensimon. Je leur donne des surnoms : Fermina, Dolores, Vanina, Chris. Dans trois ou quatre ans, Louise se joindra peut-être à la bande. Tu en es certaine : « Elle t'en fera voir de belles ! » Je n'en doute pas. Des cigarettes clandestines sont allumées, tournent. Les premiers baisers sont échangés. Nous nous amusons, ne ratons rien du spectacle. Tu m'imagines sur un skate. Je m'y suis essayé. Même sur le quai, en ligne droite, je peinais à avancer. Ça provoque ton rire.

- Tu ne m’aurais pas fait chavirer avec tes exploits sur la rampe.
- Elle n’existait pas encore.
- Que faisais-tu pendant tes vacances ?

Je t’en ai déjà parlé, sans insister. Mais tu veux tout savoir. Me connaître à chaque âge de mes séjours éviannais. J’essaie de rassembler mes souvenirs. Je me rappelle dates, lieux et silhouettes. Broutilles d’un monde lointain.

J’ai 2 ans, je retourne une gifle à mon arrière-grand-père. Il avait mal parlé à mon arrière-grand-mère, en regardant *Les chiffres et les lettres*. Stupéfaction gênée autour de moi. Mon arrière-grand-père avait 90 ans, mesurait 1 m 80 et pesait 120 kg. Réprimande minime. Tu commentes : « J’ai toujours dit que tu n’avais pas reçu assez de fessées dans ton enfance. » Pas faux. Mon arrière-grand-père est mort l’année suivante. Le jour de son anniversaire, juste avant de boire la première gorgée de Suze que venait de lui servir ma grand-mère.

J’ai 5 ans, je manque de me noyer dans le petit bassin de la piscine plein air. À l’époque, il était indiqué à l’entrée : « Plus grande piscine d’Europe. » J’avais cru intelligent d’enfiler mes brassards autour des chevilles. L’effet est immédiat. Pieds et chevilles flottent ; le reste du corps coule à pic. À déconseiller. Tu éclates de rire une nouvelle fois.

J’ai 8 ans, je veille sur ma grand-mère, qu’une cruralgie oblige à rester alitée. Elle me demande d’aller chercher mon grand-père aux Clématites. Je traverse le jardin en courant. Le chien de mon oncle et ma tante, Vidocq, se jette sur moi. Il griffe mes cuisses. Le sang l’excite ; il plante ses crocs. Je hurle ; il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

annonce des heures grisantes : alcool et sensualité enlacés. Nos belles promesses.

VIII

Tu viens de t'endormir. Corps chaud et ronronnement apaisé. Il est trois heures du matin. Je ne trouve pas le sommeil. Envie d'eau très fraîche. Je me relève. Nous avons encore trop bu. Ivresse plaisante et sens aiguisés. J'esquisse sur la couverture du *Note book* la silhouette du mannequin qui te ressemble. Que penserais-tu de sa robe ? Je la déshabille du bout du doigt, comme j'ai ôté tes étoffes.

Nous avons fait l'amour en rentrant, après quelques verres de bandol rosé. Jouissances longues sur le canapé, sur le parquet. Tu t'es ensuite vêtue d'une culotte et d'un caraco. La salade que tu avais préparée était délicieuse. Je l'ai agrémentée de tranches de jambon fumé, de saucisson au piment d'Espelette. Tu t'es moquée de moi : « Tu t'imagines vivre sans charcuterie ? » J'ai débouché une deuxième bouteille de rosé. Le soleil se couchait en douceur sur le lac. Du bleu, du jaune, des teintes orangées qui éclaboussaient le salon. Je revois tes dents se planter dans la chair des brugnons. Un peu de jus perlait sur tes lèvres. Tu regardais, fenêtre ouverte, la nuit choir lentement. Dans tes yeux, un soupçon de mélancolie.

- On est bien, non ?
- Restons là !
- Je n'ai pas envie de repartir.
- Rien ne nous oblige.
- Tu sais bien que ce n'est pas vrai.
- Pourquoi ?
- Mon travail, ta fille.

- Louise nous rejoindra.
- Et sa mère ?
- Je lui parlerai.
- Ce n'est pas possible.
- Dommage.
- Tu coules entre mes cuisses...

Tu avais allumé une cigarette, avant de danser. Bernard Lavilliers et Nicoletta s'enchaînaient avec Mick Jagger ; Julien Doré reprenait la main. J'admirais chacun de tes déhanchements. Tu étais déchaînée, comme dans nos sauteries parisiennes. Il y avait eu L'Ami-Pierre, longtemps, puis Le Cornichon, rue Gassendi, et Le Jeu de quilles, rue Boulard. Partout nous étions chez nous. Nos résidences secondaires.

Au Jeu de quilles, après avoir dîné et bu d'excellents flacons, nous restions avec des amis du chef : bons vivants, jolies filles, vigneronnes et parasites. Benoît fermait la porte, nous resservait à boire, augmentait le volume de la musique. Il programmat de la pop anglaise des années quatre-vingt-dix, du rap américain, des titres plus récents.

Tu commençais à onduler, ton verre à la main. Tes yeux prenaient un éclat de beau plaisir. L'assemblée te regardait : les messieurs, envieux ; les femmes, jalouses ou attirées. Certaines se joignaient à toi. Je me souviens d'une grande blonde, les mains posées sur tes hanches. Tu dansais encore, de plus belle. Escarpins ôtés, pieds nus sur la table. Au bout d'un moment, le vin te lassait. Tu demandais une vodka à Benoît. Belvedere ? Grey Goose. Il ne sortait la bouteille que pour toi. Tu te laissais draguer par un jeune homme. Je l'observais t'approcher.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ambassador.

- Ce sont peut-être elles qu'on a vues aux Mouettes.
- J'ai bien envie de l'imaginer. Appelons-les Leito et Tati.
- On y va, aux Mouettes ? Elles seront peut-être là. Et Lindsay Lohan, aussi.

XI

Midi, l'heure des Mouettes. Nous sommes seuls avec les cygnes, qui paressent sur les petits galets. La plage nous appartient. Nous nous baignons une fois, deux fois, trois fois. Je ne fais rien, hormis lire Morand, alterner soleil et fraîcheur de l'eau, et te regarder. Ce devrait être l'unique occupation de mes jours.

Je te prends encore en photo. Quand tu fais glisser ta jupe. Quand tu ôtes ton caraco. Quand tu t'approches du lac. Quand tu ressors de l'eau. Quand tu allumes une cigarette. Quand tu refermes *Le maître des illusions*. Tes yeux se plantent dans les miens.

- Tu devrais lire Donna Tartt...
- Je l'ai déjà lu.
- Le roman n'avait jamais été ouvert.
- J'avoue. C'est trop tarte...
- C'est malin ! Tu ne lis jamais de femmes.
- Je lis Sagan et Dorothy Parker.
- Sagan et Parker ne sont pas des femmes. Elles vivaient comme des hommes. Et elles sont mortes. Tu délaisses les vivantes.
- Je lis Anne Berest.
- Qui ?
- Anne Berest, une petite sœur brune de Sagan. Une fille née, comme toi, en 79.
- Je n'en ai jamais entendu parler.
- Une de ses nouvelles recèle la plus belle des phrases :

« Nous sommes entrées dans une chambre sous les toits, comme un nid aux couleurs de champagne et aux murs dorés. »

– Dès qu'il est question de champagne, tu as l'eau à la bouche.

– Peut-être. Mais je ne mens pas : je lis des femmes et j'écris sur leur peau.

– Sur leur peau ?

– Sur la tienne.

– Je suis curieuse de voir ça...

Vers 14 h 30, la plage commence à se remplir. Lindsay Lohan n'est pas revenue ; le Russe et ses pineupes, Leito et Tati, non plus. Ça manque de jolies filles. Tu le remarques.

– Et cette Black, avec son compagnon et leur bébé, elle n'est pas à ton goût ?

– Elle est pas mal.

– Tu es exigeant. Elle est vraiment mignonne.

– Tu as raison.

– J'aime son corps long et musclé sans excès.

– Comme le tien.

– Mon corps n'est plus musclé depuis que j'ai arrêté la gym !

– Tu te trompes...

– Tu as déjà couché avec une Black ?

– Je ne me rappelle plus.

– Ne te moque pas de moi.

– J'ai la mémoire des sens ; pas des visages.

– Ce n'est pas une réponse.

– J'ai couché avec plusieurs Blacks !

– Aussi jolie que la fille de la plage ?

– Je ne répondrai qu'en présence de mon avocate.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Je retrouverai Louise et nos chats, fin de la terre. Je ne vais pas écrire sur Lindsay Lohan. Plus envie. Mon éditeur m'en voudra. Je trouverai un autre sujet. Je tiens rarement mes promesses. *The Canyons* m'a suffi. Ce n'est pas très bon. Lindsay est pourtant touchante. Elle joue le rôle de sa vie. Actrice à bout de souffle, sur le rebord des tombes. Elle a vieilli, ça lui va bien. Ses seins prennent beaucoup de place. Elle s'offre en robe noire, en nuisette ou nue. Quand elle fume sur un transat, parée d'un maillot de bain rouge et de lunettes noires, sa voix me rappelle la tienne. Vos timbres dégagent la même haute tension sensuelle.

J'achève de noircir le *Note book*, alors que l'eau commence à couler sur toi. Je le déposerai sous ton oreiller le jour de mon départ en Bretagne. Tu le découvriras le soir. Légèreté des draps d'une fin d'été, à peine soulevés. Mes mots. Ta surprise.

Sur la couverture, ce mannequin qui te ressemble. Tu ne seras pas d'accord, la trouveras plus belle. Je t'imagine me lire, entre Winston et fumées interdites. Tu souris, fronces les sourcils. Tes yeux s'embuent quand j'évoque ton père, ton grand-père. Tu nous revois dans l'appartement, quai Paul-Léger, aux Mouettes, en terrasse des Cygnes ou du Riva. Lindsay Lohan est là ; les pineupes russes aussi. Tu ne les as pas oubliées. Tu revis nos disputes passées, réentends mes mots dégueulasses. À dégager. Préférer la nuit de ton apparition. La caresse de mes lèvres te happe à nouveau. Tu serres la main de ma grand-mère, l'embrasses. Tu ne veux pas que mon grand-père la rejoigne. Il ne mérite pas d'être enfermé. Mon oncle, ma tante : tes pensées censurées. Tu as envie de m'appeler. Tant de choses à me dire. Tu m'appelleras.

Je traîne un vieux blues de Hank Moody. J'ai écrit pour me souvenir, pour oublier. Se souvenir de nos étés. Oublier qu'ils meurent. La fin de l'été me tue. Cette sensation persistante d'étouffer. Je n'en sors pas. Mes espadrilles sont usées. Elles ont fait la saison. Je vais bientôt les ranger, comme on se pend. Ma comparaison ne te fera pas rire. Sois rassurée, la place du mort, dans la famille, a été prise par Pierre. Il a réussi son coup. Bien joué. Être le second, quelle vulgarité. Il y a toi, Louise, d'autres étés peut-être. Même si nous les mettrons à mal. La ligne téléphonique entre Paris et la fin de la terre se brouillera rapidement. Chut. Ne pas s'extraire trop vite du bord de lac.

Je regarde une carte postale, illustrée par Mel Ramos. Elle me quitte rarement. Tu me l'avais offerte à Vienne, au palais Albertina. Sur la carte postale : Miss Orange Naval 1964. Une fille brune et bronzée, aux seins hauts et beaux. Elle semble prendre forme, s'adresser à moi :

– Il faut continuer. La *dolce vita*, les petits luxes, le sexe, la peau bronzée, les lèvres effleurées, la quête du soleil et des terrasses, les lunettes noires, les volutes, les bars d'hôtel, les bains de mer et d'eau douce, la clandestinité aux yeux de l'immonde. Ne jamais s'arrêter.

C'est ce que nous avons mis en œuvre, une ultime fois, aux Mouettes. Nos dernières baignades sous le soleil. Il était midi. Lindsay Lohan et les pineupes russes étaient absentes. Étoiles filantes et fugueuses. Trois autres filles de l'Est ont fait leur apparition. Russes, Ukrainiennes, Lituanienes ? Il faudrait que je relise les aventures de Malko Linge. Il était 13 h 30. Elles parlaient fort, rigolaient, mimaient des scènes connues d'elles seules. Ont enfilé leur maillot sur la plage, se contorsionnant, relevant leur robe avec discrétion. Mission accomplie. Tu fais

des émules : l'une d'elles bronzait seins nus. Elle portait une casquette blanche. Ça lui donnait un air de joueuse de tennis. Minois enjôleur et jambes interminables. Il était 15 h 30. La brindille brune est revenue. Elle entame ses vacances tandis que nous achevons les nôtres. Caraco noir et short en jean avaient remplacé la robe rouge. Elle ne portait ni ballerines ni espadrilles, mais des tongs. Ses jolis pieds aux ongles ombrés d'un bleu turquoise. Elle bronzait, une cuisse légèrement remontée, en feuilletant un magazine *people*. Tu trouvais cette position très érotique. Je ne pouvais qu'acquiescer. Elle avait dénoué comme hier les lacets du haut de son bikini. Cou nu et étoffe toujours en équilibre sur ses seins menus. Elle renouait les lacets pour se baigner. Avant que nous filions, elle avait souri en remontant ses lunettes noires dans ses cheveux.

Le sourire dans ses yeux ; le sourire sur ses lèvres. Il en faut peu pour me mettre en joie. Ta sensualité, une plage, la grâce légère d'une brindille brune. Mais nos gorges se serraient. Les Mouettes étaient derrière nous. Tu as voulu passer à la Capitainerie du port. Nos habitudes précieuses. Quel temps ferait-il demain ? De la pluie, des orages, coup de froid sur le lac. Demain, nous partons. L'été s'en allait avec nous, avec l'écho de ta voix :

– Il faut continuer. La *dolce vita*, les petits luxes, le sexe, les lèvres effleurées, la quête du soleil et des terrasses, les lunettes noires, les bars d'hôtel, les bains d'eau douce, la clandestinité aux yeux de l'immonde. Ne jamais s'arrêter.

C'est ce que tu m'as dit, aux Cygnes, tout à l'heure. Notre dîner d'amour et de mélancolie, arrosé d'un pouilly fumé. L'air était encore chaud ; le vent, câlin. Tu portais ta robe vert d'eau aux fines bretelles, les dessous de dentelles noires, des sandales

dont les lanières enlaçaient tes chevilles. Je n'en revenais pas de ta beauté. Je me suis souvenu de ton apparition, de chacune de tes apparitions. Nous avons reparlé des Mouettes, de la brindille brune. J'ai oublié dans tes yeux la fin de l'été. Tu as pris ma main, mêlé tes doigts aux miens. On nous amenait nos desserts, des crêpes flambées à l'orange et au Grand Marnier. Tes lèvres se sont rapprochées :

- Elles étaient belles, nos vacances.
- Très belles.
- Un été de soleil, de plaisirs, d'amour fou.
- Un été, tout court.
- Comme une chanson douce.
- Comme une petite mort.

Alors que je te rejoins sous la douche, *Note book* refermé, je tiens ma fugue finale. Je ne suis pas mort, la corde au cou, comme mon oncle. Ni la gorge tranchée d'un tesson querelleur manié par une demoiselle cocaïnée. Pas plus d'un sevrage manqué au Val-de-Grâce, entre une beurette colérique, une muette anorexique et un multirécidiviste des tentatives de suicide. J'ai mieux. L'eau chaude sur nous, je mourrai entre tes cuisses bronzées de la plus exquise des petites morts : le soufre au cœur et l'été dans la tête, déposant sur la pulpe de tes lèvres un long baiser. Souffle coupé.